

UN FILM DE
STEPHANE AUBIER ET VINCENT PATAR

PANIQUE AU VILLAGE



Imaginez un décor champêtre et bucolique. Dans les arbres, les oiseaux gazouillent. Dans les prés, gambadent écureuils et lapins. À la ferme, Steven, le fermier, et sa femme Janine s'occupent des vaches et des cochons. Un peu plus bas, Gendarme règle la circulation du vélo à sacoches de Facteur. Sur la colline d'en face, il y a la maison de Cheval, qui héberge Coboy et Indien.

Le premier s'est réfugié là depuis qu'il a tiré sur un ours et l'a manqué (c'est rancunier, les ours). Le second est né en Amérique; il a échoué sur une plage de nos contrées en restant accroché à la flèche qu'il avait tiré (sans le faire exprès) sur un poisson (c'est endurant, les poissons). Comme c'est un indien un peu spécial, qui s'oriente aussi mal qu'il tire, et que Cheval est un cordon bleu, Indien squatte toujours chez son hôte (les chevaux, c'est bien connu, ont le sens de l'hospitalité).

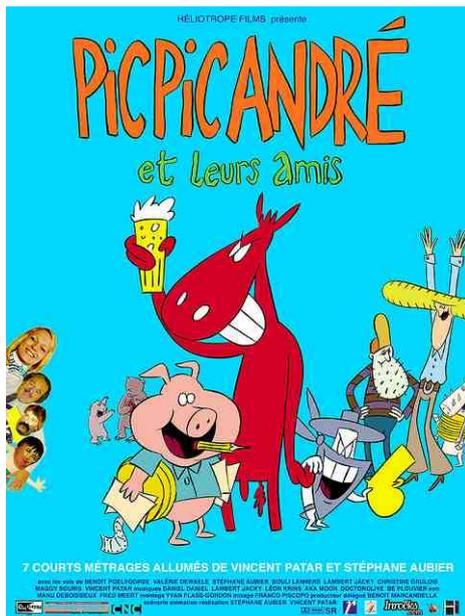
Bienvenue au Village. La vie y coule paisiblement. Sauf quand Cheval fait un gâteau et qu'Indien se lève nuitamment pour le goûter. Ou quand Robin casse le toit de la ferme et que Steven se fâche. Ou que Coboy et Indien piquent le tracteur rouge de Steven, qui se fâche à nouveau. Ou qu'Indien pique la coupe de la course cycliste et que Monsieur Eddy (au maillot jaune) se fâche. Ou que des êtres mystérieux volent des briques – et que Cheval, Coboy et Indien partent pour un long périple.

Quand tout cela arrive, c'est « Panique au village », l'univers imaginé par Stéphane Aubier et Vincent Patar, dont les héros sont les petites figurines de la ferme et de « cowboys et indiens » de notre enfance. Après 20 épisodes de 5 minutes, diffusés notamment sur Canal +, Coboy, Indien et Cheval ont vécu la vraie grande aventure, un long-métrage, dont la production a duré vingt mois d'un travail acharné.

Du court au long

« Panique au village », le premier long-métrage de Stéphane Aubier et Vincent Patar, est l'aboutissement logique de quinze ans d'une collaboration exceptionnelle. Il y a, dans l'histoire du cinéma, quelques exemples de duos magiques. Aubier et Patar sont de ceux-là. Ils ne font pas leur quarantaine accomplie. Quand on les voit élucubrer dans leur antre de la rue du Fort, à Saint-Gilles, on a toujours l'impression de voir les deux étudiants en animation de l'École de La Cambre, fin des années 80.

En 1988, déjà, le tandem fait rire aux éclats le public du Festival d'animation de Bruxelles, futur Anima, avec le « Pic Pic André Shoow » (sic). Ce premier court-métrage en commun réunit l'amour/haine de Pic Pic et André, le mauvais cheval, « qui aime bien pinter », sarabande au trait minimaliste qui se termine inmanquablement par la mort du second. Dans la deuxième partie du « shoow », Pic Pic « le Cochon Magik » rêve des contes de fée colorés à la Disney, qui viraient inmanquablement au délire à la Chuck Jones.



Durant les dix années suivantes, le tandem livre trois autres « Pic Pic André », à la numérotation anticartésienne (« Pic Pic André Shoow – the first », « Pic Pic André Shoow – le deuxième », « Pic Pic André Shoow – quatre moins un »). Leur humour décapant, leur sens du dérisoire séduisent tous ceux qui découvrent leur film, constituant bientôt un cercle de fans fidèles.

Par l'entremise du réalisateur Rémy Belvaux (« C'est arrivé près de chez vous »), un ancien de La Cambre, Stéphane et Vincent rencontrent Vincent Tavier, cofondateur de La Parti Production. « Un jour, ils m'ont dit qu'ils en avaient marre de chercher de l'argent, se rappelle celui qui allait devenir leur producteur. En dix ans, ils avaient dû réaliser à tout casser 60 minutes d'animation! C'est en passant en revue toute leur production que j'ai vu un vieux film de Stéphane avec des jouets animés ». « Panique au village », réalisé en 1991 par Aubier seul, était un joyeux délire de grand gosse qui

se raconte une histoire non pas sans queue ni tête, mais dont le cheminement de la tête à la queue est totalement loufoque. L'auteur a animé de façon artisanale des jouets récupérés dans les brocantes – cowboys, indiens et animaux de la ferme. Les voix sont pratiquement improvisées. Le résultat est frénétique, outré. Mais Tavier et les deux compères se disent qu'il y a là quelque chose à creuser.

Un pilote de série, « Panique à la cuisine », est présenté au Festival du dessin animé de Bruxelles en 2000. La narration débridée, les gags absurdes, les voix caricaturales et surtout le caractère ludique et universel du concept (on joue aux cowboys, aux indiens et aux animaux de la ferme) font mouche. Quand Vincent Tavier et Philippe Kauffmann, son partenaire producteur au sein de La Parti, présentent le pilote, ils reçoivent le soutien de la Communauté française, de Promimage et de Canal + France. Vingt épisodes de cinq minutes sont tournés en 2001-2002, en quatorze mois pour 900 000 Euros.

Fred Jannin, Bouli Lanners ou Benoît Poelvoorde prêtent (déjà) leur voix aux personnages. La série fait un carton en Belgique, en France, et puis, petit à petit, à travers le monde : Allemagne, Espagne, Italie, Scandinavie, mais aussi, Corée, Japon... et même Iran ! En Grande-Bretagne, le studio Aardman (Wallace et Gromit) en assure non seulement la distribution (la série est diffusée aux Etats-Unis sur la chaîne Nickelodeon) mais réalise le doublage de la version anglaise !

Le scénario



Dans un des épisodes de la série, « Les voleurs de cartes », on découvre sous le village un monde aquatique qui est son reflet inversé. Tout d'un coup, l'action débridée débouche sur un univers poétique, riche de potentialités et de nouvelles aventures. Aubier, Patar et leurs producteurs qui méditent le projet d'un long-

métrage, choisissent de s'inspirer de cet épisode de la série. Mais le passage du court au long-métrage est un défi. Dans la série, presque tout était filmé en plan large. Les personnages, même s'ils prenaient « vie » grâce à l'articulation de figurines dans différentes poses, restaient assez statiques. « La difficulté par rapport à la série, relève Vincent Tavier, c'est que ce sont des personnages sans expression, ils n'ont pas d'yeux mobiles. Tout passe par la parole et l'action. Et encore, Stéphane et Vincent ont tendance à réduire la parole au minimum. Sur un long-métrage, il faut donner plus de profondeur aux personnages. »

Coécrit avec Vincent Tavier et Guillaume Malandrin, Le scénario nécessitera deux ans d'écriture. Parallèlement, les producteurs doivent réunir les 3,5 millions d'euros de budget du film. Fin avril 2007, financement et équipe sont réunis. La production peut entrer dans sa phase active.

Préproduction



Le début du tournage est prévu pour septembre. D'ici là, il y a encore du pain sur la planche. Les deux auteurs réalisateurs s'arrachent encore les cheveux sur le scénario. Ils ont réalisé un animatic, montage visuel et sonore sommaire du storyboard (le scénario mis en images). Avec la monteuse Anne-Laure Guégan, qui a déjà travaillé sur la série et qui montera le long-métrage, ils tentent de caler le rythme, d'identifier les passages de l'histoire qui ne fonctionnent pas bien. « Il faut que la durée de chaque scène soit précise, afin que les animateurs sachent exactement ce qu'ils doivent animer, nous explique Anne-Laure. En montant les images du storyboard, avec le son, on voit ce qui ne va pas. Cela permet aussi de savoir précisément quand il faut un plan large, un plan rapproché, etc. » Bref, en cinéma d'animation, on monte le film avant de le tourner : cela permet d'éviter de tourner des plans inutiles ou, au contraire, de ne pas oublier des plans nécessaires à la compréhension. Au total, il y aura six versions du storyboard et trois animatics différents.

Parallèlement, l'équipe de décorateurs commence à mettre la main à la pâte et au carton-pâte. On a sorti de la cave du studio les décors de la série, et toutes les figurines restantes des « acteurs » du film. L'équipe doit fabriquer tous objets et accessoires : mobilier, véhicules, ustensiles divers et nouveaux personnages... Pour se faire, les deux réalisateurs livrent aux équipes déco, accessoires et fabrication des personnages des dessins techniques. Aubier et Patar, déjà bien rôdés, ont préparé des classeurs regroupant pour chaque univers ou sous-univers, des dessins ou schémas techniques de tout ce qu'il reste à créer. Il faut aussi trouver les bonnes couleurs pour peindre les personnages. À l'origine, Aubier et Patar avaient eu recours à la peinture utilisée pour les cellos traditionnels de l'animation. Mais cette technique se faisant rare, il a fallu s'adresser à l'un des derniers fabricants, en Espagne. C'est là aussi qu'a été commandé le stock de 10 000 briques (miniatures), accessoires essentiels du scénario. Cette première phase de préparation s'étend durant tout l'été 2007. Le 22 octobre, Coboy, Cheval et Indien peuvent reprendre vie.

Le tournage

Le tournage constitue une fameuse étape. La panique ne sera d'ailleurs pas toujours qu'à l'écran. C'est qu'animer des figurines de Coboy, indien, cheval, vache ou cochon image par image prend du temps. L'idée est d'alterner le travail sur trois plateaux : deux en tournage effectif, le troisième en préparation. Animateurs de formation et de vocation, Stéphane et Vincent tiennent à « diriger » leurs acteurs eux-mêmes.



Pour les profanes, notons cette apparente bizarrerie : il n'y a pas de caméra sur le plateau, mais bien un appareil photo numérique. Chaque mouvement est photographié à très haute définition. C'est l'assemblage de chaque image qui crée l'illusion du mouvement. Chaque fois que l'animateur déplace une figurine, il peut

vérifier sur un écran de contrôle (ou line test) que cette image est parfaitement « raccord » avec les précédentes. Si ce n'est pas le cas, il doit corriger le déplacement de la figurine. Si le mouvement est correct, il peut alors enregistrer la photo. Pas besoin de toucher l'appareil (ce qui risquerait de créer un infime déplacement de celui-ci qui créerait à l'image un tremblement) : un deuxième ordinateur – le shoot - contrôle l'appareil et dont le disque dur est, en quelque sorte, la pellicule du film. Astuce : pour gagner du temps et aussi préserver l'aspect volontairement saccadé de l'animation, une même image peut être capturée deux fois – on n'a donc plus dans ce cas que 12 mouvements par seconde, mais bien 24 images (condition sine qua non pour une projection cinéma de qualité). Les aller-retour de l'animateur entre le décor et ses ordinateurs sont le ballet d'un bénédictin extrêmement concentré : à l'instar d'un joueur d'échec, un animateur doit toujours anticiper ses mouvements suivants...



Cela prend du temps de créer tous ces petits mouvements qui, au final, donneront l'ambiance." Ce jour-là, un des décorateur travaille avec Vincent tandis que le chef opérateur, teste des éclairages différents sur le plateau où travaille Stéphane. Des préparatifs parfois longs et fastidieux. " Tu peux vite te retrouver à commencer à animer seulement vers midi, voire 16 h, parce que la mise en place de l'éclairage a été longue et compliquée", souligne Stéphane. Pour le tandem, il est aussi difficile d'animer une scène tout en supervisant le travail de l'équipe artistique – décorateurs, accessoiristes, créateurs des personnages, chef opérateur,... Les premières semaines verront s'accumuler un retard sur le planning qui donnera quelques cheveux blancs au producteur délégué Philippe Kauffmann.. Mais les premiers résultats sont encourageants. Dès la fin de la première semaine de tournage, Stéphane Aubier se réjouit : "Voir "Panique..." sur des images au format scope, c'est assez surprenant et ça donne envie de voir le film. On a tourné des séquences qui se situent au début, au milieu et à la fin de l'histoire. Nous avons des ambiances différentes, représentatives de l'ensemble."

L'art du bruit

L'été 2008 est mis à profit pour entamer la postproduction : montage, effets spéciaux et sons. Fred Piet, le monteur son, rejoint plus tard par Valène Leroy, a déjà participé à la série télévisée de "Panique...", mais le travail n'a plus rien de commun. "Il faut multiplier le nombre de pistes son par cinq", dit-il, les yeux rivés sur les deux écrans d'ordinateurs qui constituent sa table de montage virtuelle. Sur un immense écran télé numérique, il peut veiller à "caler" correctement les sons. Fred dispose de sons témoins récupérés de la série. Mais il a dressé une liste de quatre pages de sons manquants.

En parallèle, au studio Genval-les-Dames, le bruiteur Bertrand Boudaud se charge de créer les sons en question. Ce français est aussi un "ancien" de la série. Il travaille face à un grand écran où défilent les images du film. À lui de créer le bon son, tout en le calant à l'image près. Travail très physique – il devra même « jouer de la brique » - qui dure plusieurs semaines. Le son, c'est aussi les voix. L'automne est consacré à l'enregistrement des dialogues définitifs par les acteurs qui prêtent leur organe à Coboy, Indien, Cheval, Steven, Ane, Madame Longrée, etc... Si Patar et Aubier se réservent toujours leurs héros – Cheval pour le premier, Coboy pour le second – ils font appel à l'équipe pour le reste du casting. Benoît Poelvoorde ré-endosse le rôle de l'acariâtre Steven, Fred Jannin reprend celui de Gendarme et de Gérard. Nouvelle venue, l'actrice Jeanne Balibar prête sa voix à Madame Longrée avec beaucoup de grâce.



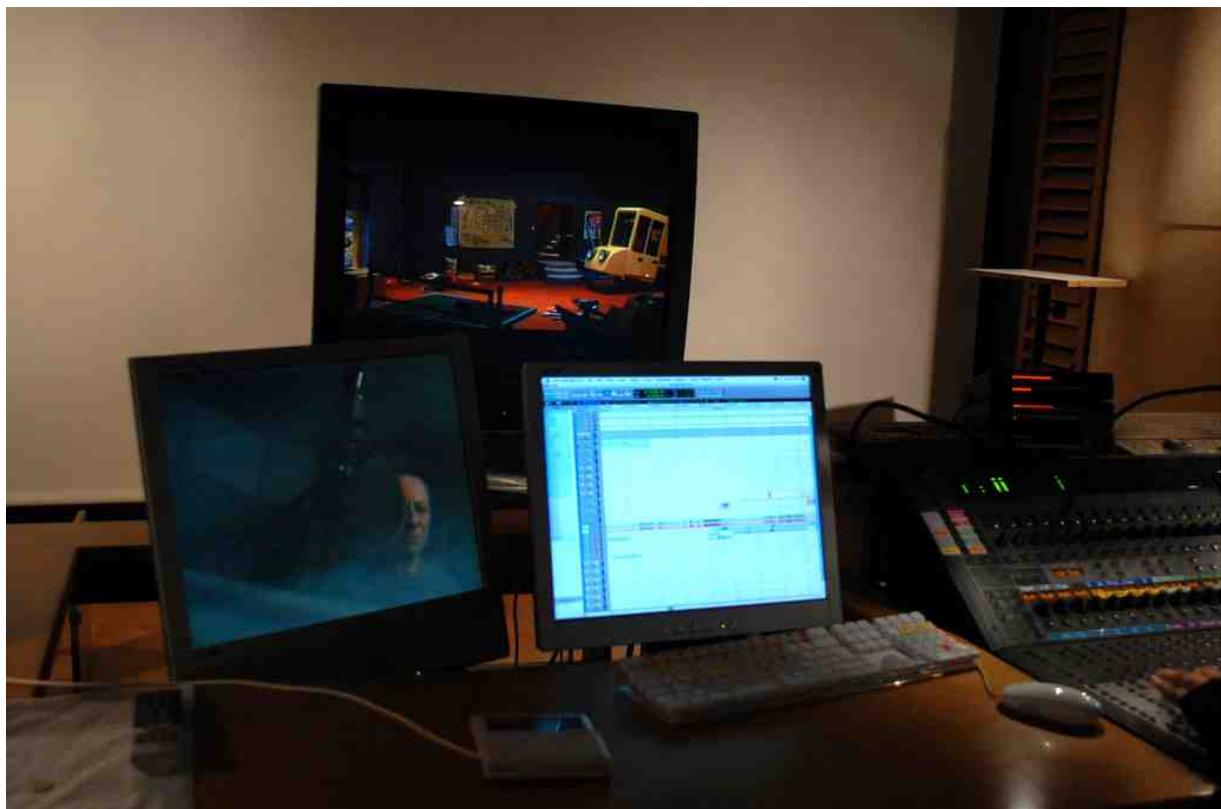
Musique, maestro!

La musique reste un élément fondamental du cinéma d'animation. Le travail sur celle-ci a débuté très tôt, avec un parti pris de la part des deux réalisateurs : avoir un maximum de musiques on, soit des musiques qu'entendent les personnages eux-mêmes : à la radio ou dans une fête, par exemple. Quelques morceaux off sont toutefois préservés, notamment pour les scènes de poursuites... et pour les deux génériques (début et fin), composés pour l'occasion par le groupe Dionysos. Le reste de la playlist du film est, à l'image de "Panique", décalée et éclectique.

A côté d'une composition originale de French Cowboy (pour un mémorable morceau électro lors de l'anniversaire de Cheval), On y retrouvera des musiques de Bernard Plouvier (Mad Dog Loose, Be Plouvier...), Reverend Beat-Man (punk suisse) ou l'éternel slow Sag Warum de Camillo Felgen...

Le montage

Mais le plus gros du travail en cette phase de postproduction reste le montage. Dès la fin du tournage, en juin, Stéphane Aubier et Vincent Patar sont retournés s'asseoir derrière l'écran avec Anne-Laure Guégan et Valène Leroy (qui a repris en charge le montage son et l'accompagnera jusqu'à la fin du mixage). Débuté en même temps que le tournage, le processus long et fastidieux se poursuivra jusqu'à la fin de l'année 2008. C'est qu'il est parfois difficile pour les deux réalisateurs et animateurs de couper des scènes entières ou, même, quelques secondes du début ou de la fin d'un plan : ils savent les heures de travail qu'elles ont représenté.



Retour sur le métier. Le film s'épure, se raccourcit de quelques secondes par-ci, par-là. Une scène disparaît, puis revient, mais à une autre place. Quand viennent s'ajouter les bruitages et les voix définitifs, la magie opère enfin. Avantage de l'animation sur un film avec des vrais acteurs, "on peut réécrire et réenregistrer les dialogues. Cela permettra d'éclaircir certaines situations, d'en rythmer d'autres."

Lors d'une nouvelle série de projections, début janvier 2009, les rires dans l'assistance ne laissent aucun doute : « Panique au Village » a trouvé son rythme. La grande aventure de Coboy, Indien et Cheval s'achève dans les coulisses. Elle peut maintenant se poursuivre au grand écran.

Le bout du tunnel

Le travail sur l'image

Malgré la volonté de garder intact le caractère artisanal et « fait maison » de l'animation et des décors, les images ont fait l'objet d'un suivi technique de pointe. Ce travail fut réalisé par les frères Talbot qui, assistés de Christophe Lebrun et Cyril Fernandez, ont démarré, dès octobre 2007, le processus de nettoyage des images tournées. Ils ont dû repasser en revue chaque image tournée une à une (il y en a plus de 60.000!) pour en éliminer les poussières ainsi que les « bâtons » utilisés par les animateurs pour tenir les personnages et décors en place, tout en apportant des corrections basiques au niveau de la lumière et des couleurs. Outre ce travail de « nettoyage », quelques véritables effets visuels ont été programmés... à découvrir dans le film !

Une fois l'étape de l'infographie et des effets spéciaux accomplie, au mois de janvier 2009, Stéphane Aubier et Vincent Patar prennent leurs quartiers aux côtés de Peter Bernaers chez Mikros Image pour l'étalonnage du film. Cela consiste à uniformiser l'image pour obtenir une continuité plastique à l'écran et en renforçant, si nécessaire certaines ambiances. Enfin, point primordial, l'étalonnage permet de garantir un rendu à l'écran conforme aux intentions des réalisateurs et du chef opérateur.



Il ne reste plus qu'à transférer le film sur la pellicule... C'est ce que l'on appelle le kinescopage, même si comme le souligne Gilles Bissot, accompagné dans sa tâche par Paul-François Fontigny, le terme est impropre. « À l'origine, la télévision se faisait en films, les bandes vidéos n'existaient pas. Donc on diffusait en temps réel des images sur support film qui étaient retransmises sur les ondes. C'était du cinéma filmé avec une caméra télé. C'était ça, le kinescopage. On a réutilisé cette expression pour une opération que l'on appelle en anglais « tape to film transfer » », ce qui était valable du temps des cassettes vidéos. Maintenant, au temps du numérique, les films nous arrivent sur support digital, mais on a encore besoin de films pour les salles. Idéalement, en français, il faudrait dire « enregistrement sur film ».

Le mixage

En parallèle au travail d'étalonnage, il faut maintenant parachever le mixage de tous les sons. Travail subtil sur lequel œuvre Franco Piscopo, fidèle complice de Patar et Aubier (son nom était déjà au générique des « Pic Pic André Shoow »). Plus encore que dans un film en images réelles, le mixage apporte à un film d'animation du relief, de la texture... Accompagné aux manettes par Benoît Biral, ils ne sont pas trop de deux pour gérer les 350 pistes sons qui constituent la matière brute à mixer !

Premières sorties

Toutes caméras éteintes, Coboy, Indien et Cheval sont maintenant prêts à partir, comme de véritables stars, en tournée promotionnelle. La première sortie fut le Salon du Film de Paris, en janvier dernier, ce qui a d'ailleurs permis d'inaugurer une exposition des figurines et décors du film, mise en scène par Manu Demeulemeester, présentée à Anima, et plus tard à Annecy.

Au même Salon du Film de Paris, le producteur Philippe Kauffmann, le distributeur français du film Gebeka et la société de marketing Mercredi ont commencé à plancher sur la communication autour de « Panique au village ». C'est qu'il ne suffit pas de faire un bon film, il faut aussi le faire connaître au public et lui donner envie d'aller le voir !

Mais pour cette nouvelle aventure (où il est question d'un album BD, d'un making of, d'un disque chez BANG, de t-shirts inédits ou de barbecues de brique, Encore un peu de patience !

Copyright – LA PARTI PRODUCTION / ALAIN LORFEVRE